

**Entretien André BRETON /
Francis PONGE / Pierre REVERDY
«Cessons de nous exprimer en langue morte !»**

Pierre Reverdy (P.R.) : L'importance de la poésie aujourd'hui est immense. Elle n'a jamais été tant à l'honneur, non seulement dans les lettres mais encore dans les arts. Les peintres qui comptent à notre époque se réclament tous d'elle, ne prétendent tendre qu'à elle, ce qui ne veut pas dire qu'ils consentent volontiers partager la portion ou le repas avec les poètes, mais ils aiment bien se mettre à table avec eux. Comparez, par exemple, l'attitude sans doute un peu théorique envers les poètes aujourd'hui à celle de Delacroix envers Baudelaire assez dédaigneuse et distante et incompréhensible, il me semble.

André Breton (A.B.) : Je doute que la poésie soit aujourd'hui tellement en honneur et je connais trop bien Pierre Reverdy pour ne pas penser qu'il parle ainsi par euphémisme, qu'il rit de pitié dans son for intérieur. Il est vrai qu'au moins en apparence la malédiction qui pesait sur la haute poésie a été levée, mais je ne suis pas sûr que cela vaut mieux. Il n'y a toujours pas, il ne saurait, du reste, y avoir de possibilités d'insertion de la poésie parmi les divers modes d'activité littéraire. Elle est d'une essence foncièrement différente. Alchimie du verbe, il me semble que l'on n'a pas dit mieux. Rien de commun avec les opérations où le langage tout donné n'est plus utilisé que comme véhicule ou monnaie d'échange. Je ne crois pas que Francis Ponge pense très différemment.

Dans le brouhaha des concierges de la littérature...

Francis Ponge (F.P.) : Non, bien sûr, et je ferai seulement mon possible pour accentuer, à ma manière, cette déclaration. Dans un brouhaha croissant, mené par les publicistes, les professeurs ou les philosophes, et même les concierges de la littérature très en faveur en ce moment, nous naissons, nous, chaque fois, et aujourd'hui encore, muets dans un monde muet. Il ne nous manque que la parole et il s'agit donc de la prendre puisque, au regard de ce que nous avons à dire, nous serions un peu loin de compte nous en tenant à la langue telle qu'elle se donne. Elle s'est un peu trop donnée depuis sept cents ans. Pour comble, on nous demande souvent de nous exprimer rationnellement, étant entendu qu'aujourd'hui même, ici, nous nous exprimons en langue morte, je ne pense pas que nous puissions valablement proclamer autre chose que notre différence et notre orgueil. Dans la langue de l'ennemi, nous ne pouvons guère qu'évoquer notre langue originelle, nous ne pouvons qu'élargir, autant que possible, le fossé qui, nous séparant non seulement des littérateurs mais même de la société humaine, nous tient proche de ce monde muet dont nous sommes issus comme les représentants ou les otages.

A.P. : J'aurais voulu savoir si vous estimez que la poésie doit jouer, ou joue, un rôle social.

P.R. : Socialement l'importance de la poésie est nulle, selon moi, depuis longtemps. Il lui manque ce qui a failli être autrefois à un plus grand nombre de gens le sujet. Béranger était un poète social. Aujourd'hui, la satire est inexistence sous cette forme, mais il y a la chanson qui hypnotise les masses, aussi bas que ce soit, c'est elle qui joue le rôle social. Mais la véritable importance de la poésie n'est pas d'être sociale, c'est-à-dire au fond politique. Elle est vitale, elle a toujours été *vitale*. Je crois qu'elle est à la base de l'élévation et de l'évolution humaines. Elle a même certainement été la source de toutes les religions. Je ne pense donc pas que la poésie

doive se cacher, mais qu'elle doive puiser dans les profondeurs plutôt que se complaire aux éclats de la lyre. Le temps est venu pour elle d'exploiter cette zone où le poète espère rencontrer ce qu'il pressentait être le plus important en lui-même et qu'il ne connaît pas, qu'il ne peut rendre évident pour lui-même qu'en écrivant.

... le plus louche dans l'âme humaine

A.P. : Cher André Breton, votre avis.

A.B. : Je vais même plus loin. J'estime que, lorsqu'une œuvre présente extérieurement les apparences de la poésie et prétend à une valeur de reconnaissance immédiate sur le plan social et se voit accorder d'emblée une «importance sociale», c'est qu'elle n'a, en fait, rien à voir avec la poésie ! De son temps, par exemple, le prestige social de Hugo était évidemment fondé sur ses pièces à grands effets, humanitaires, mais, poétiquement, les plus faibles de son œuvre. Et c'est tout à fait abusivement que certains prêtent à Rimbaud des intentions sociales précises dans des poèmes comme *Paris se repeuple* ou *Chant de guerre parisien*, dont le sens à tout prendre est des plus ambigus. Je tiens la chanson d'aujourd'hui pour une petite mendicante effrontée qui spéculé sur ce qu'il y a de plus sirupeux et de plus louche dans l'âme humaine. Où je me séparerai vivement de vous, cher Pierre Reverdy, c'est lorsque vous dites que la poésie a été la source de toutes les religions. S'il est incontestable qu'elle est à l'origine des mythes et des légendes dans lesquels l'homme primitif a projeté à la fois la misère de sa condition et la puissance de ses désirs, pour moi les religions ne sont que la rationalisation à des fins d'exploitation par une caste bien limitée de cet état de choses. Ce disant, il va s'en dire que j'incrimine tout spécialement la religion judéo-chrétienne. La poésie vivante qui, comme vient de le dire si bien Pierre Reverdy, doit puiser dans les profondeurs, entre nécessairement en conflit aigu avec cette religion à la fois figée et figeante, dont elle ne peut, selon moi, que rejeter violemment les commandements et les interdits.

A.P. : Francis Ponge.

F.P. : Ici, encore, je n'éprouve que le besoin d'aggraver, autant qu'il est en mon pouvoir de le faire, ce que vient de dire Breton. Non seulement les religions, et en particulier la religion judéo-chrétienne, me paraissent en cause, mais l'humanisme tout entier. Ce système de valeurs que nous avons hérité à la fois de Jérusalem, d'Athènes, de Rome, que sais-je, et qui sature la planète entière : selon lui, l'homme serait au centre de l'univers, lequel ne serait lui que le champ de son action, le lieu de son pouvoir – joli pouvoir, belles actions !

Il ne s'agit, à mon avis, que d'une pseudo civilisation et d'une ceinture superficielle. Le fameux conflit dont on nous rebat les oreilles - économique et militaire -, qui menace en surface le monde, ne me paraît qu'un effet assez dérisoire à l'intérieur de notre pseudo civilisation finissante, tandis que par-dessous chemine, depuis près d'un siècle, et vient, en surface parfois, un avènement plus sérieux. Ces indices sont surtout sensibles dans la nouvelle peinture depuis Seurat, Van Gogh, Cézanne, et dans une certaine poésie depuis les années soixante-dix. Nous savons, de reste, que, pour les civilisations, après une période de découverte des valeurs, vient celle de leur élaboration, élucidation, dogmatisation, raffinement. Puis naissent les schismes, et, tôt ou tard, une catastrophe suit. Peut-être la leçon est-elle qu'il faut abolir les valeurs dans le moment même que nous les découvrons. Voilà, à mon sens, l'importance sociale, de la poésie !

A.P. : *Quelles les sources d'inspiration de la poésie d'aujourd'hui qui retiennent votre attention ?*

P.R. : Les sources de la poésie contemporaine ne doivent pas être très différentes de ce qu'elles ont toujours été : ce sont celles du poète, lui-même, face à la réalité sociale à laquelle il ne s'adapte pas.

Une révolte « constitutionnelle »

A.B. : Puis-je faire observer qu'il a d'autant moins de chance de s'adapter que sa vocation de poète témoigne, d'après Freud, du besoin impérieux de compenser un trouble important du développement psychique qui mènerait autrement à la névrose. Il en résulte que cette révolte contre la réalité est chez lui constitutionnelle et, n'en déplaise à de non-poètes comme monsieur Albert Camus, inconditionnelle.

F.P. : Une reconversion totale de la logique s'impose pour qu'une fonction positive de la poésie s'exprime enfin et que nous n'enregistrons pas seulement son rôle négatif. Lorsqu'un germe animal ou végétal se développe, non seulement il disjoint et culbute le monde alentour de lui, mais il se construit lui-même selon sa nécessité interne dans la générosité jusqu'à atteindre ses limites spécifiques, sa forme. Il affirme joie et audace autant qu'exécration et révolte. Il y a jubilation, floculation et semence, tel est le côté positif qui s'exprime.

P.R. : L'impossibilité, pour le poète, de se laisser absorber et assimiler par le réel, d'en jouir avec plénitude, l'oblige à découvrir, en lui seul, les moyens de vivre et de respirer, sa raison d'être est de se supporter ! Quant à la forme, je crois qu'on lui accorde une importance qu'elle ne peut pas avoir à notre époque où l'angoisse et le malaise de vivre obligent à se débattre - pour casser la vitre et ne pas étouffer. Du reste, j'ai toujours pensé que la forme n'est que la partie la plus évidente du fond et que la peau est à ce qu'il y a dedans.

A.B. : Absolument d'accord. La conception dualiste de la forme et du fond est un non-sens. À la limite au moins, une forme parfaite – j'entends, qui ne laisse rien à désirer – mobilise certaines puissances de perfection qui résident dans la pensée. Mais puisque vous parlez, Pierre Reverdy, du rapport de la peau avec ce qu'il y a dessous, ne pensez-vous pas qu'il y a lieu de se méfier des cosmétiques, le don de l'image, de l'analogie, dont vous savez quel cas je fais, comme vous, comme Francis Ponge, peut malgré tout faire illusion, rehausser des teints, en imposer *La dame aux camélias*. Voyez Claudel !

F.P. : Il est évidemment indispensable de désaffubler périodiquement la poésie. Concernant l'analogie, je dirais que son rôle est important dans la mesure où une nouvelle image annule l'imagerie ancienne, fait sortir du manège et prendre la tangente. Rien n'est plus réjouissant que la constante insurrection des choses contre les images qu'on leur impose. Les choses n'acceptent pas de rester sages comme des images. Quand j'aurai dit qu'un rosier ressemble à un coq de combat, je n'aurai pourtant pas exprimé ce qui est le plus important que cette analogie, la qualité différentielle de l'un et de l'autre. Quant à la forme, je dois dire, ou plutôt répéter, que j'y vois plus que la peau des choses, le cerne de leurs limites dont on ne m'enlèvera pas de l'idée qu'il définit l'essentiel. Ce qu'on vient de nous apprendre concernant la désintégration atomique doit nous donner idée de la force fantastique de retenue atomique contenue dans la moindre forme.

Le désir d'émouvoir

A.P. : *Sans vouloir évoquer cette vieille lune, baptisée mission du poète, je voudrais vous demander quelle est l'intention profonde du poète aujourd'hui. Pierre Reverdy.*

P.R. : Je crois que l'intention profonde du poète c'est d'être selon les exigences que lui impose sa nature, et dont personne ni lui-même ne pourraient se rendre compte s'ils ne parvenaient pas à s'exprimer. C'est là que commence ce désir d'émouvoir dont vous parlez. Il a d'abord l'impérieux besoin de s'exprimer pour se prouver à lui-même son existence, trouver son identité, la seule qui compte à ses yeux. Le désir d'émouvoir ne vient qu'en second lieu. S'il est solitaire, c'est par fatalité, malédiction ou infirmité - pas honteuse d'ailleurs, mais qu'il doit tout de même dépasser et, c'est pour sortir de cette solitude, difficile à supporter, qu'il ambitionne d'émouvoir. C'est par l'émotion que son œuvre se montrera capable de provoquer chez d'autres âmes, qu'il trouvera la preuve de son authenticité - de cette valeur qu'il sent et porte plus ou moins péniblement en lui-même et qui va lui permettre de rejoindre les autres hommes par le seul point de contact où il pourra les rencontrer. Une œuvre est le lieu de rendez-vous que le poète propose aux autres hommes - le seul où il vaille la peine d'aller le trouver.

A.B. : C'est vrai, pourvu que son comportement par ailleurs n'en soit pas la négation appuyée, comme il advient pour les peintres les plus célèbres d'aujourd'hui.

F.P. : Sans doute, devons-nous le dire : nous avons choisi la misère afin de vivre dans la seule société qui nous convienne, aussi parce qu'elle est le seul lieu - je ne dirai pas l'empire de la parole -, mais le territoire de son exercice énergique dans le trente-sixième dessous. C'est en partant d'en bas qu'on a quelque chance de s'élever. Enfin, c'est avec le plomb qu'on fait l'or, non avec l'argent ou le platine.

... à l'effet d'en prendre la tête

A.B. : Plutôt que d'émouvoir, je crois en effet que le rôle du poète est d'exalter ce qu'il nomme. Musset ou Laforgue ont eu l'intention d'émouvoir. Ils ont ému à une échelle très vaste, mais ne nous émeuvent plus. Ce qui me paraît être le secret de la poésie, c'est la faculté, départie à bien peu, de transmuier une réalité sensible en la portant tout d'abord à une sorte d'incandescence qui permet de la faire virer dans une catégorie supérieure. Je crois qu'il suffit pour cela de grandes réserves d'amour. Et aussi le refus de la réalité prise dans son ensemble, telle qu'elle s'aliène sous nos yeux, appelle-t-il la remise en creuset de certains éléments composants qui déroutent notre regard. C'est ce qui vous fixe, Pierre Reverdy, dans *La rue sombre*, ce qui vous retient, Francis Ponge, dans *Le bois de pins*.

F.P. : À propos du *Bois de pins*, j'ai pu le dire que, si je m'adonne à un tel sujet, c'est parce qu'il m'engage tout entier, parce qu'il me défie, me provoque, me paraît propre à changer d'esprit, d'armes et de manières, me refleurit enfin comme un nouvel amour. Voilà pourquoi je l'attends à ses rendez-vous, alors qu'il jubile de lui-même et voilà que je jouis à mon tour. Par les expressions que je viens d'employer très consciemment, l'on pourra juger que je n'éprouve ce faisant aucun sentiment de corvée, de devoir, il s'agit d'une partie en tête-à-tête - à l'effet d'en perdre la tête ! On me ferait rire en me parlant de message ou de mission.

P.R. : Bien sûr, il n'y a pas, il ne doit pas y avoir l'idée de mission dans l'esprit du poète. Le résultat missionnaire d'une œuvre dépend plutôt de celui qui la lit que de celui qui la crée. Ce n'est pas l'intention du rôle que pourra jouer l'œuvre qui doit préoccuper le poète. Il n'en pourrait préjuger que s'il savait exactement l'effet qu'elle va produire sur ceux qui vont l'aborder. C'est le cas de ceux qui écrivent pour un public donné. Au contraire, l'œuvre doit être révélatrice pour son auteur lui-même, et c'est là sa primordiale raison d'être – il est évident qu'il ne peut absolument pas se douter du genre d'émotion qu'elle va provoquer chez un autre que lui.

Un avenir de revenant !

A.P. : La révolte est-elle aujourd'hui l'arme nécessaire du poète ?

P.R. : Je ne crois pas que la poésie soit une arme de combat. Sans doute le poète n'est pas par définition un être social des plus parfaits, mais, s'il n'adhère pas à l'ordre, si cet ordre le révolte, si son injustice le blesse et le rejette même en dehors des rites dégradants de la société, son œuvre est un détour pour s'insérer, s'incorporer, et doit permettre à ceux qu'ils jugent dignes de lui de reprendre une place dans cette société.

A.P. : Votre avis, André Breton.

A.B. : Le poète a, en effet, un très bel avenir de revenant ! sans plus rien d'hostile d'ailleurs et même paré de toutes les séductions. Rappelez-vous cette fin de 1940, où le mot «Résistance» était à peine chuchoté - en tout cas n'avait pas encore à l'intérieur du pays aucun répondant concret -, tout alors pouvait paraître consommé, sous la férule de Vichy. Au nom d'une morale s'imposait un code de niaiseries tonitruantes recouvrant de sordides roueries, en rapport avec la disette alimentaire. Eh bien, c'est alors que cet avilissement paraissait sans issue que tels accents de Baudelaire m'arrivaient, comme portés par l'émotion de tous, avec la certitude que le cauchemar que nous traversions serait balayé. C'est cela la vraie insertion, la vraie incorporation du poète dans la vie sociale. Que peut-il demander de plus que d'être cette bouée phosphorescente dans le naufrage !

F.P. : Belle expression que vous venez d'employer, cher Breton, celle de revenant ! Dirais-je que cette résurrection dans la musique, au sens où les Grecs employaient ce mot, mettons l'harmonie, est un effet intemporel et imprévisible qui n'a sans doute chance de s'accomplir qu'à la faveur d'un choix constant du poète marquant sa propre différence, son goût profond, son plus authentique désir, ses propres censures. Je terminerai par une déclaration sans autre mérite que son insolence. Il ne s'agit pas tellement de connaître que de naître. L'amour propre et la prétention sont les premières vertus. À leur limite se définit la personne. L'important est qu'elle fonctionne plus encore qu'elle ne signifie.

P.R. : Oui, va pour les revenants ! Aussi bien n'avons-nous pas toujours vécu nous-mêmes avec eux - on pourrait même dire les «remanants», ceux qui restent ! La seule révolte serait le silence, le refus absolu de collaborer, mais le silence, dans ce monde où la masse des êtres ne vit que de bruit, équivaldrait au néant. Or, ce qui explique peut-être le mieux le poète, c'est le besoin d'exprimer qui le caractérise et qui lui vient, sans qu'il y paraisse toujours très clairement, de la surabondance d'être qu'il porte en lui.

